
La lettre

de l'Institut François Mitterrand

Publication trimestrielle

N° 17 . Octobre 2006

François Mitterrand et la religion

Par Hubert Védrine

Croire au ciel ou ne pas y croire ? Longtemps cette question intime n'était pas posée aux hommes politiques, surtout de la gauche, du moins de façon directe. Elle était républicainement laissée de côté. Le cas de François Mitterrand faisait exception à cette règle. Sa relation avec la foi ou la religion a suscité des interrogations et la curiosité des biographes ou journalistes, ils étaient souvent les deux à la fois. Et jamais il ne s'est dérobé. L'insistance avec laquelle ceux-ci revenaient à la charge peut laisser supposer qu'ils n'étaient pas complètement satisfaits par ses réponses. Sans doute auraient-ils aimé l'assigner en un lieu précis, dans un paysage religieux aux contours bien définis.

Cela révélait une insuffisante compréhension de la personnalité de l'enfant de Jarnac et du collégien d'Angoulême. S'il a été profondément imprégné par son éducation catholique, celle-ci ne prenait pas sa source dans les rites ou les dogmes. La religion de son enfance ne l'a pas enfermé. Elle était ouverte sur le monde et ses tracasseries, et les transformations de la société française. Elle exprimait une foi sincère autant qu'une générosité sociale.

S'il s'en est éloigné, autour de ses vingt ans, c'est peut-être que l'Eglise lui semblait alors faire trop peu de cas des misères et des injustices du siècle, ou qu'elle ne répondait pas à ses attentes nouvelles, ou bridait sa liberté ? Il ne s'en est jamais expliqué.

Jamais, pourtant, ce détachement n'a signifié oubli chez cet homme de fidélité. L'empreinte de son éducation avait laissé sa marque. Catholique à une époque où le christianisme inspirait tant d'écrivains et de penseurs, mais détaché du dogme, allergique au catholicisme en


politique, y compris à gauche, il n'a jamais cessé de se frayer un chemin entre le doute et la foi. Dans ce domaine, là encore, l'infatigable marcheur n'a jamais accepté le repos. Inlassable visiteur des églises, des chapelles et des lieux inspirés, qu'attendait-il de ses conversations, entre autres avec Jean Guilton, de son pèlerinage annuel auprès de Père Roger à Taizé, de sa relecture de la Vie de Jésus, de Renan ? Lui qui aura laissé à la fin ce mot : "une messe est possible", après avoir souvent averti "J'aime ceux qui cherchent, je me méfie de ceux qui trouvent". Et on n'a pas oublié la petite église nivernaise en fond, derrière la "Force tranquille".

Tout en étant le leader incontesté de la gauche ...

La *Lettre* ne pouvait ignorer cette question.

Dans ce même numéro, le président de la république italienne, M. Napolitano nous livre, grâce à l'amical concours de Claude Estier, ses souvenirs de François Mitterrand. Membre du PCI, dont il anima longtemps le courant rénovateur et social-démocrate, puis du PDS, parlementaire européen, sénateur à vie, avant d'être élu au Quirinal au printemps dernier, M.Napolitano est, après Mario Soarès, un de ces grands témoins auxquels la *Lettre* de l'IFM continuera dans les prochains mois de donner la parole.

Au moment où nous bouclons cette Lettre nous apprenons avec tristesse le décès de notre ancien président et ami Jean Kahn. Nous lui rendrons dans la prochaine Lettre l'hommage qu'il mérite.



Engagement religieux et engagement politique

Tout au long du vingtième siècle, en France, le débat public a constamment été traversé par la question religieuse. Celle-ci a commandé des clivages profonds qui le plus souvent renvoyaient à la partition gauche-droite reflétée par les partis. Il aura fallu attendre le dernier quart de ce siècle pour que cette frontière soit relativisée et pacifiée. C'est pour l'essentiel au cours des deux septennats de François Mitterrand, avec sa participation active, que cette mutation dans la société française s'est opérée. Il est difficile d'évoquer cette évolution profonde sans faire allusion à son parcours personnel et à ses convictions intimes en la matière.

GEORGES SAUNIER

A la question « Avez-vous prié quand vous étiez jeune » que lui posait Elie Wiesel en 1995, François Mitterrand répondait sans hésitation : « Oui, naturellement. Sincèrement, profondément. » Reconnaisant, un peu plus loin, qu'il lui arrivait encore de « diriger sa pensée vers une force supérieure », l'ancien Président de la République admettait qu'il s'agissait d'une habitude découlant de son éducation. [[*Idem*, p. 83.]] Pour qui s'interroge sur l'action politique et la réflexion de François Mitterrand à l'égard de ce vaste objet qu'est la « religion », il est donc pertinent de se tourner vers ces années d'enfance et d'adolescence, si tant est, comme il l'a écrit lui-même, qu'« un homme qui a atteint, dépassé cinquante ans, est celui que ses expériences ont fait. » Était-ce « naturel », pour un enfant né dans l'entre-deux-guerres, de prier ? Cette question nous amène, dans un premier temps, à dresser un état des lieux de la question religieuse dans ces années 1920-1930, années de formation pour François Mitterrand.

Etre chrétien dans l'entre-deux-guerres

La France de l'entre-deux-guerres est encore une France rurale, et la plupart des nouveaux citadins restent marqués par leur culture d'origine. Dans cette France des campagnes, théâtre de l'enfance de François Mitterrand, c'est quotidiennement que l'on croise des clercs de toutes sortes. Ils font partie du paysage et jouent un rôle majeur dans la vie de la communauté au quotidien. Un quotidien que les trépidations de la modernité n'ont pas encore atteint.

« Sans électricité, sans eau courante, les commodités à cent mètres de la maison au demeurant fort confortable, j'ai appris là ce que sont les heures, la courbe des jours, les saisons » se rappelle François Mitterrand. Les fêtes religieuses rythment une bonne partie de ce temps, la communion solennelle est une fête autour des enfants. L'Église est d'ailleurs naturellement associée aux moments les plus importants de la vie : naissance, mariage, mort.

L'Église reste très présente et continue de dicter, sinon la conduite personnelle, du moins ce que l'on pourrait appeler les « bonnes mœurs ». Il nous faut nuancer ce tableau. En effet, si la France des années 1920-1930 reste, à bien des égards, la « fille aînée de l'Église », elle connaît de profondes mutations. En effet, et surtout depuis l'avènement de la III^e République, le catholicisme français est pris en tenaille, d'une part par une laïcité républicaine conquérante, d'autre part par la modernisation et l'industrialisation du pays qui modifient les données de la « question sociale ». Or l'Église peine à s'adapter à ces changements. Elle refuse de reconnaître les grands principes de la Révolution - souveraineté du peuple et non d'une autorité spirituelle, liberté de conscience, etc. Son message, marqué par l'idée du mal et du péché originel, l'amène à condamner l'expression nouvelle et individuelle du bonheur libre; elle méconnaît le nouveau monde ouvrier. D'où une hostilité à son égard : bon nombre de Français voient l'Église comme un corps politique anti-républicain.

La question religieuse couperait-elle la France du jeune François Mitterrand en deux ? Là aussi il faut nuancer. Politiquement, l'opposition entre progressistes et conservateurs est à cette époque très marquée ; le jour du 6 février 1934 en témoigne.

La question laïque oppose la droite et la gauche, mais la période de l'entre-deux-guerres connaît un relatif apaisement. En 1905, la plus grande partie du programme de laïcisation était achevée. Tout au long de la décennie suivante, devant la résistance de l'Église et de ses fidèles, les gouvernements successifs composent et divers arrangements permettent aux catholiques d'exercer leur culte dans la liberté et la légalité. N'oublions pas, enfin, l'importance de la Première guerre mondiale. L'« union sacrée » a permis à l'épiscopat français de se poser en défenseur de la patrie et, en quelque sorte, de la République. Ceci contribue à l'apaisement des tensions. L'Église ne pouvait rester complètement en dehors de son temps. Le 15 mai 1891, Léon XIII publiait l'encyclique *Rerum novarum*, donnant une base à la doctrine sociale de l'Église. L'encyclique dénonçait la misère ouvrière, rejetait le capitalisme et le socialisme comme solutions et appelait aux respects des valeurs chrétiennes, pour le patron comme pour l'ouvrier, car seule une « abondante effusion de charité » permet le salut. Cette encyclique ouvrit des voies nouvelles à l'action de l'Église catholique aussi bien dans le syndicalisme ouvrier que dans le champ politique.

Nouvelles structures du catholicisme

Ces actions et mouvements nouveaux, le jeune François Mitterrand s'y trouvera confronté. Dans la lignée d'un catholicisme social encore très minoritaire, la Société (ou conférences) de Saint-Vincent de Paul avait été fondée en 1833 par l'essayiste catholique Frédéric Ozanam. Cette oeuvre inspirera par la suite des hommes tels que Marc Sangnier. La Société se subdivise en conférences qui organisent des œuvres de charité. L'Union des œuvres françaises de Saint Vincent de Paul est reconnue d'utilité publique dans les années vingt par le gouvernement. Ces groupements charitables témoignent d'une véritable volonté des chrétiens à agir dans la société. Deux ans après la parution de l'encyclique, à la fin de l'année 1893, un petit groupe d'étudiants se réunit autour du jeune Marc Sangnier. Ils lancent un mouvement qui prendra le nom de *Sillon*, qui vise à promouvoir une chrétienté renouée, ancrée au cœur de la République et active dans le monde ouvrier. Le mouvement compte rapidement des dizaines de milliers d'adhérents. Or, l'un des membres de l'équipe fondatrice du *Sillon* n'est autre que Robert Lorrain, le frère d'Yvonne Mitterrand, l'oncle du futur Président. François Mitterrand ne l'a pas connu : il est mort de la

tuberculose avant sa naissance. Mais son action, comme sa personne, ont profondément marqué la famille Lorrain. Jean Lacouture n'hésite pas à écrire que cette figure fut « proposée à François Mitterrand comme modèle. » [*Mitterrand : une histoire de Français - 1, Les risques de l'escalade*, p. 15.] Est-ce aussi sûr ? Difficile de l'affirmer. Ce qui est certain, c'est que cet oncle décédé conservait une place importante dans l'histoire familiale. François Mitterrand fut surpris, en arrivant à Paris au « 104 » [[Le « 104 » fait référence à ce foyer catholique tenu par des pères Maristes, sis 104 rue de Vaugirard, où réside François Mitterrand pendant ses études à Paris]] de trouver une photo de Robert Lorrain sur le bureau du Père qui l'accueillait. L'écrivain catholique François Mauriac, ami de la famille Mitterrand, que le futur Président rencontra à quelques reprises, fut lui aussi un *silloniste* et le condisciple, en son temps, de Robert Lorrain. Fort de son succès, le *Sillon* ne tarda pas à acquérir une certaine autonomie par rapport aux autorités ecclésiastiques. Si bien qu'après une tentative de reprise en main, Rome finit par condamner ce mouvement en 1910, ses objectifs lui paraissant trop politique. Le mouvement est dissous et Sangnier se soumet, même s'il continuera son action sous d'autres formes, donnant corps au *personnalisme*.

Cette volonté d'action des chrétiens peut aussi avoir des traductions politiques. C'est le cas, notamment, avec l'Action française (A.F.), mouvement monarchiste qui se présente en tant que « parti catholique. » Très conservateur, antisémite – du fait des écrits de son leader Charles Maurras –, l'Action française connaît un réel succès dans de nombreux milieux catholiques de droite. En décembre 1926, Pie XI condamne l'organisation lui reprochant de subordonner la morale religieuse au nationalisme. Dans les années 1920 apparaît la Fédération nationale catholique (FNC) du général de Castelnau. Ce mouvement politique de droite – moins connu que celui des Croix de feu du Colonel La Rocque pourtant très proche idéologiquement – naît en réaction à la politique anticléricale du Cartel des gauches. En effet, à peine investi en juin 1924, le président du Conseil, Édouard Herriot, annonce la rupture des relations diplomatiques avec le Vatican, l'expulsion des Congréganistes et, surtout, l'application des lois laïques en Alsace-Lorraine encore soumise au Concordat. Un mouvement de contestation ne tarde pas à monter du côté des catholiques conservateurs. Celui-

ci, organisé par le général Édouard de Castelnau, héros de la Première guerre mondiale, appelle à la création de la Fédération. Il prend en quelques mois une importance considérable et finit par triompher d'Édouard Herriot et de ses projets en 1925. Après cette victoire, la Fédération ne disparaît pas pour autant. Elle continue à œuvrer durant toute l'entre-deux-guerres, pour la défense des libertés religieuses, de la moralité publique et de l'action sociale : mouvement de droite, la FNC soutiendra la mise en place des assurances sociales, projet pourtant initié par le Cartel des gauches. La FNC compte près de deux millions d'adhérents catholiques quelques années seulement après sa naissance. Il s'agit donc de l'un des mouvements les plus importants de l'époque.

Le paysage de la France catholique de l'entre-deux-guerres est donc complexe. Des formes de conservatisme et de progressisme s'entremêlent, de nouvelles institutions apparaissent dans lesquelles les fidèles peuvent s'investir. Être « catholique » n'a donc plus tout à fait le même sens qu'auparavant. Devant un tel paysage, « extraordinairement nuancé », il faut prendre soin d'utiliser tous les filtres nécessaires : milieu socio-économique, aire géographique, etc. Ces paramètres nous incitent à la prudence : en effet, selon les cantons, la pratique peut être quasi nulle ou au contraire très développée. Bref, si on veut cerner l'environnement religieux du jeune Mitterrand, on ne peut s'en tenir à un paysage d'ensemble. Après avoir vu, succinctement, l'état de la question religieuse dans les années 1920-1930, il faut entrer dans le détail. C'est-à-dire la famille. En effet, dans cette France de l'entre-deux-guerres, le cercle de famille reste le lieu de toutes les sociabilités, en particulier dans la petite bourgeoisie provinciale où naît François Mitterrand. Comment y vit-on le catholicisme ? Quelles en ont été les influences sur le jeune homme ?

L' « inclination » d'un milieu familial

Nés et élevés à Angoulême puis à Jarnac, les enfants d'Yvonne et Joseph Mitterrand se retrouvent en pleine terre protestante. Vers le milieu du XVI^e siècle, la Réforme s'est en effet installée et développée en Saintonge, devenant en quelques décennies l'une des places fortes du protestantisme. Les catholiques y sont donc minoritaires. Plus tard, François Mitterrand

écrivait que « le feu des guerres de religion couvait encore sous la cendre. Tout catholique se sent[ant] soupçonné d'avoir révoqué l'Édit de Nantes. » [[*Ma part de vérité*,.]] Le trait est peut être forcé, mais il est certain que les bourgeoisies catholique et protestante de l'époque ne se mélangeaient pas, se livrant même à une compétition qui trouvait ses prolongements dans les domaines politique et économique. L'éducation religieuse des enfants et leurs réussites participaient évidemment à cet affrontement, même s'il est difficile d'en mesurer les limites. Sans doute l'activisme catholique des Mitterrand s'en est-il trouvé renforcé. Plus tard, François Mitterrand décrira cette société charentaise et son « code proprement brahmanique » qui, d'après lui, régissait les rapports humains. S'il évoquait ainsi l'existence de « castes », c'est qu'à ses yeux les distinctions économiques recoupaient les obédiences religieuses et, finalement, la morale de chaque famille. Décrivant celle-ci, François Mitterrand rappelle que les siens examinaient « toute chose avec un extrême scrupule et tenaient les hiérarchies fondées sur le privilège de l'argent pour le pire désordre. » Et d'ajouter : « que l'argent pût primer les valeurs qui leur servaient naturellement de référence : la patrie, la religion, la liberté, la dignité, révoltait les miens. C'était l'ennemi, le corrupteur, avec lequel on ne traite pas. Leur foi chrétienne renforçait cette disposition. »

Les « Mitterrand-Lorrain »

S'agissait-il pour autant d'un catholicisme « austère » ? Là encore, il est difficile d'apprécier, à distance, toutes les nuances de l'époque. Néanmoins, il semble que le qualificatif de rigoureux – ou pieux – soit plus approprié dans la mesure où les époux Mitterrand sont aussi des catholiques actifs. Soulignons que les principaux membres de la famille ont reçu une solide éducation religieuse. Du côté paternel, Théodose Mitterrand – le grand père de François Mitterrand – comme son fils Joseph sont passés par les bancs de l'École catholique. Il en va de même, du côté maternel, de Jules Lorrain et de sa femme et de sa fille Yvonne, la mère de François Mitterrand. Les bulletins scolaires attestent d'ailleurs que l'enseignement des Évangiles n'était pas à leurs yeux une discipline secondaire : les Mitterrand comme les Lorrain figurent régulièrement au tableau d'honneur. Les enfants Mitterrand suivent l'exemple de leurs aînés. François Mitterrand est éduqué par les Pères,

ne faisant qu'un bref passage à l'École communale. Sa formation a donc inclus une solide connaissance des Évangiles. Au sein de la famille, les textes saints font l'objet de discussions lors des repas et on sait qu'Yvonne Mitterrand s'entretenait de ces questions avec ses enfants.

Ce catholicisme n'est toutefois pas qu'une connaissance abstraite. La famille est pratiquante : la prière est un exercice quotidien ; quant à la messe et à la communion, ce sont des rendez-vous importants. À ceci s'ajoutent, dès l'âge de dix ans, les offices matin et soir au collège d'Angoulême où François Mitterrand est interne. À travers cette pratique, chaque membre de la famille est donc invité au recueillement et à l'introspection, deux traits de caractères qui sont généralement soulignés chez François Mitterrand. Néanmoins, ces pratiques n'empêchent pas une certaine ouverture d'esprit.

Il est possible de dresser un portrait de l'engagement catholique des époux Mitterrand. Dans ce domaine, il semble que l'influence du jeune Robert Lorrain [cf. supra] sur sa sœur, la mère de François Mitterrand, a eu quelques effets. La jeune femme – cultivée, passionnée de littérature, mais aussi très pieuse – veille à « élever son cœur vers Dieu quatre fois par heure » mais aussi à tourner son regard vers le monde qui l'entoure. À l'instar de son frère décédé, elle est préoccupée par la « question sociale » et c'est sans doute par son intermédiaire que Joseph Mitterrand a été en quelque sorte initié à ces débats. Comme beaucoup de fidèles de leurs générations, ils sont très attentifs aux évolutions de leur Église et de la société. Les aspects familiaux, économiques ou internationaux sont analysés via le prisme de cette doctrine spirituelle, ce qui doit les conduire à repenser les conditions de leur engagement au sein de leur paroisse. La primauté accordée par les époux Mitterrand aux préceptes religieux a bien entendu des conséquences sur la vie de famille. Au vu des quelques traces qui sont en notre possession, on peut penser que les époux Mitterrand fondent leur engagement dans l'esprit de ce « catholicisme intégral » alors prôné par Rome où la quête spirituelle prime sur toute chose, dictant le quotidien comme la plupart des comportements en société. Le bourgeois catholique est alors moins celui qui donne aux œuvres que celui qui sait s'y investir. C'est le cas d'Yvonne et Joseph Mitterrand : ils s'occupent tous deux de l'École Sainte-Marie, Joseph préside la Conférence de Saint Vincent de Paul, Yvonne consacre une grande partie de son emploi du temps à préparer

les dons aux pauvres de la commune. Suivant l'exemple de son propre père, à Jarnac, à Angoulême puis à Paris, François Mitterrand sera pendant toutes ses années d'études membre d'une Conférence de Saint Vincent de Paul. Au « 104 » à Paris, alors qu'il étudie le droit et les sciences politiques, il en deviendra même le président.

Dans *Ma part de vérité*, en 1969, revenant sur son adhésion à gauche, François Mitterrand rappelle que son milieu d'origine était conservateur. Encore que son jugement ne soit pas aussi net : « à l'époque, quand on était catholique dans une petite ville de province, on se classait automatiquement à droite. La messe séparait le bon grain de l'ivraie. Mais lorsqu'on allait à la messe et qu'on refusait de s'associer aux arrogances, aux injustices de la droite, on n'était de nulle part. Tel était le cas de mon père. » Il semble pourtant, si l'on en croit Jean Lacouture, que le père de François Mitterrand ait été adhérent à la Fédération nationale catholique du général Castelnau. Une organisation qui se classe à droite de l'échiquier politique. Encore que cette distinction soit trop nette pour l'historien : en réalité, les adhérents de la Fédération se considéraient en premier lieu comme des catholiques. Du reste, l'attachement de la Fédération à la « question sociale » contribue à brouiller un peu plus les frontières : conservateur dans bien des domaines – refus de la laïcité ou combat de l'*immoralité* par exemple –, les adhérents de la FNC pouvaient paraître progressistes dans certaines de leurs approches du monde du travail.

L'engagement catholique, et finalement politique, de Joseph Mitterrand a-t-il eu une quelconque influence sur son fils ? Là encore on en est réduit à des hypothèses. Dans le livre qu'il a consacré à la jeunesse du futur Président de la République, Pierre Péan rappelle par exemple que ce dernier, une fois à Paris, a été pendant un temps adhérent aux *Volontaires nationaux*, c'est-à-dire la branche jeunesse des Croix-de-feu. Or, les thèmes politiques développés par les Croix-de-feu – dont le mot d'ordre est « le social d'abord ! » – sont quasi identiques à ceux de la FNC. Corrine Bonnafoux-Verrax, historienne et spécialiste de cette question constate la « convergence indubitable entre les idées propagées par la Ligue du colonel La Rocque et celles diffusées à la FNC [ce qui] dut favoriser une “double appartenance” ».

Ainsi, c'est certainement son éducation religieuse qui le conduit à rejoindre les V.N., voire, comme il le

souignera plus tard, l'importance qu'il accorde aux thèmes sociaux.

Dans ce cas, pourquoi ne pas adhérer à un parti de gauche ? L'anticommunisme radical de la FNC explique sans doute ce choix. Là encore, il faut se fier au témoignage de François Mitterrand sur sa propre famille : « La pensée qu'il pût exister des lois régissant l'évolution des sociétés hors d'une finalité spirituelle, des classes sociales conditionnées par leur fonction économique, une lutte historique entre ces classes pour la détention du pouvoir, heurtait comme si elle était impie. [...] Il faut avoir entendu le mot matérialisme dans la bouche de ces honnêtes gens pour comprendre la distance qui les séparait d'une adhésion intellectuelle à des théories socialistes. Ils condamnaient l'opprimeur. Mais ils n'approuvaient pas l'opprimé qui se plaçait comme l'opprimeur sur le terrain des intérêts. »

Quid de l'*Action française* ? Nombre de catholiques conservateurs ont été attirés par le mouvement de Charles Maurras. À Angoulême comme à Paris, François Mitterrand comptait parmi ses relations de nombreux adhérents à l'A.F. Pourtant, il semble peu probable – malgré une légende tenace – que François Mitterrand ait éprouvé une quelconque sympathie pour ce mouvement.

Rappelons que la FNC comme les Croix-de-feu sont profondément en désaccord avec l'Action française. Surtout, comme le rappelle Pierre Péan, François Mitterrand, très croyant, ne peut ignorer la condamnation prononcée par Rome du mouvement monarchiste.

Du reste, l'engagement chrétien du jeune François Mitterrand a sur son comportement des effets "prophylactiques". On connaît le texte qu'il écrit dans la Revue Montalembert, en avril 1938, dans lequel il condamne l'Anschluss.

On ignore en général que, quelques pages plus loin, François Mitterrand est l'auteur d'une recension intéressante : *Sous le joug hitlérien. La révolte des consciences*, livre publié en 1937 par un auteur anonyme. Ce livre, comme il l'écrit est un « recueil documentaire sur la situation du catholicisme dans le III^e Reich » dans lequel son auteur analyse « l'infamante stratégie du racisme. » Et l'étudiant parisien, de

souhaiter « à ce petit livre une mondiale diffusion. »

Un engagement spirituel en héritage

Indéniablement, l'enfance et l'adolescence de François Mitterrand ont été marquées par le catholicisme et sa pratique. Il faut toutefois se garder de donner trop d'importance à cette question. Tout au long de cet article, nous avons cherché à mesurer l'impact de la question religieuse au cours de ces années de formation. Il ne faudrait pourtant pas minimiser les nombreuses autres influences qui ont dû forger le caractère du jeune homme : le contact avec la nature, son goût pour la lecture, la figure marquante de son grand-père – peu versé sur les matières religieuses –, ses études, etc. Il faudrait aussi s'interroger sur le divorce intervenu entre le jeune homme et l'Église, divorce qu'il date entre la fin des années 1930 et la guerre. Encore qu'il n'ait pas parlé de séparation mais, plus pudiquement, de retrait. Constatant l'injustice régnant au sein de la société française, il se rappelle s'être mis « en retrait du conformisme ambiant où l'Église, dont j'avais continué d'observer les préceptes, avait enfermé les siens. Puisqu'elle n'était pas dans le camp de la souffrance et de l'espoir, il fallait [...] le rejoindre sans elle. Ainsi ai-je quitté le chemin de mon père afin de mieux le retrouver. » [[*Ma part de vérité*, p. 19.]]

La rupture ne fut donc pas brutale. Plutôt une prise de distance progressive. Il lui restait de ces années un héritage important. Une profonde culture du Livre, évoquée par de nombreux témoins et, sans doute, cette « tendance spiritualiste » qu'à la fin de sa vie, il évoquait avec Elie Wiesel. Celle-ci le conduisait à rechercher le contact avec des hommes de foi.

Citons en guise de conclusion : l'abbé Marcelin, qui lui enseignait le latin à Toutvent, figure éclatante et quasi prêtre ouvrier ; l'abbé Jobit, son confesseur et professeur de philosophie du collège d'Angoulême, avec qui il entretiendra une importante correspondance lorsqu'il sera à Paris ; le révérend père O'Reilly, du « 104 », qui animait les discussions du foyer. Ces hommes d'Église, ainsi que ses parents, au travers d'une doctrine religieuse elle-même en mouvement, ont contribué à ancrer en lui certains principes qui, paradoxalement, si on se place du point de vue politique, sont autant de pistes expliquant son cheminement vers le socialisme.

Lieux de recueillement et de spiritualité: une passion de pèlerin

AURELIE LEBELLE

En quelques mots, Pierre Bergé souligne habilement l'engouement de François Mitterrand pour la religion et pour la foi : «Mitterrand grandi dans une odeur de sacristie et d'encens, suçant la foi au sein maternel, persuadé au même titre que deux et deux font quatre qu'il n'y avait pas de salut hors de l'Eglise.(1)» Certes, l'éducation de François Mitterrand fut profondément catholique mais, bien qu'il s'en éloignât au fil de sa vie, son questionnement métaphysique ne cessa de s'intensifier. Son intérêt prononcé pour les religions, pour leur histoire et les croyances qu'elles engendrent suscita chez lui une véritable quête du savoir théologique.

Connaisseur, parfois même spécialiste, François Mitterrand comprenait et analysait les textes fondateurs afin d'attiser ses réflexions sur la foi. Son apprentissage des textes catholiques lui procurait un savoir considérable. Mais il prenait également goût à s'ouvrir aux autres religions et notamment au judaïsme dont il connaissait particulièrement les écrits. «Il avait une culture des religions, les rapports entre les religions l'intéressaient. Cela tenait à son éducation mais encore plus, je pense, à ses propres centres d'intérêts. (2) » Alain Duhamel retranscrit ici la passion d'un président pour la métaphysique.

François Mitterrand avait certes grandi dans un univers où la religion s'imposait d'elle-même mais, les années passant, il en avait fait sinon un mode de vie par conviction personnelle, en tous cas un centre d'intérêt majeur pour ses questionnements. Au delà d'une seule religion, François Mitterrand puisait dans toutes les formes de croyance pour toucher du doigt l'essence de la foi.

Une réflexion plus vaste en somme, et souvent perçue comme antithétique avec la fonction présidentielle.

Pourtant, au-delà de ses réflexions métaphysiques, François Mitterrand portait un vif intérêt pour toutes les manifestations de la croyance, qu'elles soient manuscrites ou architecturales. Ce dernier point fut l'une des passions de sa vie. Toujours intrigué par les monuments religieux, le président s'enquêrait toujours de nouvelles églises reculées à visiter. De même pour les sites religieux emblématiques de la France. La basilique St Denis, mais aussi la cathédrale de Bourges représentaient des lieux de recueillement où le président aimait s'imprégner d'une atmosphère à la fois religieuse et historique. « J'ai eu à la cathédrale de Bourges l'un des coups de foudre de ma vie. » François Mitterrand souligne avec intensité sa passion pour l'architecture religieuse et pour l'atmosphère spirituelle qu'elle dégage. Le lieu saint est probablement l'endroit le plus à même de nourrir les réflexions métaphysiques et de s'approcher au plus près des réponses sur la foi.

Les églises de campagne, souvent méconnues, avaient tout son intérêt et chaque voyage présidentiel était l'occasion de se rendre dans un sanctuaire de méditation. La petite église de Saintonge, à Touvent, qui a baigné son enfance, faisait écho aux églises reculées mais empreintes d'une atmosphère spirituelle propice au recueillement. « On s'est parfois étonné de sa passion pour les églises, romanes en particulier, et pour les abbayes, notamment cisterciennes. Qui ne l'a pas vu s'enflammer pour défendre la qualité esthétique de l'église d'Aulnay-de-Saintonge, ou les qualités exceptionnelles de celle de Talmont en Charente-Maritime, ne peut soupçonner sa passion lorsqu'il abordait ces sujets-là. » (3) Alain Duhamel retranscrit très fidèlement ce vif intérêt pour la pierre élevée par

amour de la religion. L'ambiance spirituelle du lieu, l'esthétique, l'appel à la méditation étaient autant d'arguments favorables pour François Mitterrand. Ce goût très prononcé pour l'architecture religieuse trouve un écho dans la construction de l'un des principaux Grands Travaux du Président : la Bibliothèque Nationale de France.

La Bibliothèque nationale de France, l'atmosphère d'un cloître

Le choix du projet de Dominique Perrault fut l'un des emblèmes de l'intérêt présidentiel pour l'architecture religieuse. La partie inférieure de la bibliothèque reprenait en effet exactement le schéma classique du cloître. Ainsi, le cloître fut à l'image du Mitterrand religieux, de l'homme pour qui les églises et la méditation sont importantes. Il s'inscrit dans une dynamique d'intériorisation où chacun est amené à se questionner, à se tourner vers soi-même, à partir en quête de son âme. «Avec Perrault, nous en avons beaucoup parlé, nous avons voulu reconstituer l'atmosphère de cloître. Naturellement, avec les moyens modernes, et sans vouloir imiter les cloîtres anciens.» (4) Cette intervention atteste l'importance du projet du cloître pour François Mitterrand.

On peut aisément déceler ici son intérêt très vif pour les lieux, sinon religieux, en tous cas dégageant une spiritualité très forte. Le choix même du projet de cloître de Dominique Perrault et de l'engouement présidentiel en sont les preuves inéluctables. Néanmoins, cette passion pour les ambiances spirituelles ne se lit pas uniquement à travers sa connaissance ou son intérêt pour les monuments religieux. En effet, le Président a établi tout au long de son existence une série de pèlerinages sacrés. Ces rituels lui permettaient de partager des instants de recueils spirituels, catholiques ou non, assez peu connus du grand public et pourtant au cœur de sa vie.

Vézelay, Taizé, Solutré

Certains pèlerinages présidentiels avaient un objectif qui dépassait la simple visite, la rencontre avec un lieu historique... En effet, tandis que Solutré symbolisait davantage le retour aux racines, à d'autres rituels

s'ajoutait une perspective spirituelle. En effet, si l'on observe des pèlerinages chers à François Mitterrand comme ses visites cycliques à Vézelay ou Taizé, il est explicite qu'elles ne sous-entendaient pas uniquement la recherche d'une architecture insolite.

«Il avait cette passion pour Vézelay, je pense, parce que c'est un lieu comme cela, très mystique, que l'on est bien obligé de ressentir.» (5) Pierre Bergé souligne l'enjeu capital du pèlerinage à Vézelay comme un rituel situé au cœur d'une procession et d'un questionnement religieux. Cette atmosphère mystique et spirituelle touchait énormément François Mitterrand. «Voici trente ans que je suis (à ma manière) un pèlerin de Vézelay. Ce que j'y cherche n'est pas précisément de l'ordre de la prière bien que tout soit offrande dans l'accord du monde et des hommes. Je pourrais tracer de mémoire un cercle réunissant tous les points d'où, du plus loin possible, on aperçoit la Madeleine.» On peut déceler ici la passion du Président pour Vézelay ainsi que sa connaissance assidue de la basilique.

Au delà de Vézelay et pour aller toujours plus avant dans le questionnement métaphysique, François Mitterrand avait l'habitude de se rendre à Taizé. «Taizé c'est l'interrogation métaphysique à l'état pur. C'est un centre de réflexion religieuse qui a été tenu pendant très longtemps par Frère Roger. C'était un homme qui avait une immense aura auprès des jeunes, qui était très ouvert à la modernité et qui s'efforçait de ne pas mettre de frontière entre les différentes religions, notamment entre les catholiques et les protestants. Je crois que cette réflexion religieuse au delà des frontières traditionnelles de l'Eglise était quelque chose qui était assez proche de la pensée de François Mitterrand.» (6)

Ce pèlerinage représentait une facette du Président assez peu connue : François Mitterrand s'interrogeait beaucoup sur les religions, sur l'au-delà, sur la spiritualité... Georges-Marc Benamou partage ses souvenirs sur son voyage à Taizé : «Le lendemain de Solutré, il avait l'habitude de se rendre à Taizé et de passer un long moment avec Frère Roger. Il allait dans l'église de la communauté de Taizé. Il y avait quelque chose d'un peu mystique avec Mitterrand.» (7) Le journaliste souligne ici l'ambiguïté de François Mitterrand, son caractère proche du questionnement permanent, son intérêt très vif pour la métaphysique. Au-delà de son questionnement religieux sur la transcendance, il s'intéressait beaucoup aux mystiques. Il connaissait très bien les ouvrages des grands auteurs et

percevait dans le mysticisme une dimension particulière de la foi qui le fascinait. Alain Duhamel souligne parfaitement cet engouement pour le mysticisme chez François Mitterrand : «Je pense que l'on peut parler de lui comme de quelqu'un qui avait une dimension spirituelle, des interrogations spirituelles et qui avait un rapport avec la métaphysique. Mais dire qu'il avait quelque chose de mystique, pas du tout. En revanche, cela l'intéressait chez d'autres parce qu'il pensait que cela était une des dimensions de la foi.» (8)

La lecture des mystiques

«Il m'est arrivé de le voir au cours de voyages en train de lire des ouvrages de tel ou tel mystique, ce qui n'était pas la lecture ordinaire des dirigeants politiques.» Alain Duhamel mentionne ici le paradoxe d'un homme intéressé par des univers très rationnels (la politique) mais aussi irrationnels (le mysticisme). Cette caractéristique épaissit encore davantage le personnage de François Mitterrand, le rendant plus complexe et plus mystérieux.

Hubert Védrine évoque cette connaissance des mystiques : «Il connaissait les mystiques car il avait une culture générale mais il lisait plutôt Zola, et non les mystiques. Il avait fait des incursions dans ce monde là mais on ne peut pas en faire un mystique.» (9) Le goût présidentiel pour le mysticisme et les mystiques n'en faisait certes pas un mystique. En effet, le Président lui-même reconnaissait ne pas pouvoir sacrifier sa vie à une contemplation mystique. «Lorsque vous

lisez les grands mystiques, et ceux que l'on appelle les petits mystiques, bien qu'ils soient grands comme Thérèse de Lisieux, au fond on s'aperçoit qu'elle passe la moitié de son temps (...) à douter de l'existence de Dieu. Et je trouve cela absolument admirable et effrayant de penser qu'on va consacrer toute sa vie à une foi dont on doute. Mais c'est ce qu'il y a encore de plus beau peut-être, puisqu'il faut un enracinement extraordinaire, et moi je n'en suis pas là.» (10) Ces propos posent clairement les limites de l'intérêt présidentiel pour le mysticisme. Le sujet passionnait François Mitterrand et était au cœur de ses recherches métaphysiques. Néanmoins, le Président ne ressentait pas une inclination mystique suffisante pour orienter sa vie vers un tel destin.

Ainsi, par ses questionnements spirituels et par ses tentations mystiques, le personnage présidentiel qu'incarnait François Mitterrand a épaissi le mystère autour de lui. A l'homme politique s'est ajouté l'homme privé, celui dont les intérêts suscitent la curiosité et finalement, dessinent un personnage romanesque et fascinant.

1 - Pierre Bergé, Inventaire Mitterrand, Stock, 2001.

2 - Alain Duhamel - 27/02/2006

3 - Ibidem

4 - «Bouillon de culture», Bernard Pivot - 14/04/1995

5 - Pierre Bergé - 11/01/2006

6 - François Stasse - 16/01/2006

7 - Georges-Marc Benamou - 17/01/2006

8 - Alain Duhamel, Ibidem

9 - Hubert Védrine 24/02/2006

10 - «Bouillon de culture» 14/04/2006

Mitterrand, le militant Trente ans de complicité

“Au moment où le Parti socialiste aborde une étape décisive de son histoire qui est aussi celle de la France, il nous semble nécessaire de revenir sur le parcours de celui qui a conduit la gauche à la victoire, c'est-à-dire François Mitterrand. Ne nous y trompons pas. De 1958 à 2006, la gauche n'a remporté qu'une seule vraie victoire, le 10 mai 1981. Les autres succès -et ils ne sont pas si nombreux- n'ont été que des conséquences, des répliques de cette victoire-là.”

C'est le point de vue qu'illustre et défend Louis Mexandeu, un des fondateurs du Parti socialiste, aux côtés de François Mitterrand à Epinay en 1971.

(Editions du Cherche Midi - A paraître le 2 novembre 2006)

“Je crois aux forces de l’esprit”

J. F. HUCHET

Il est rare qu'on se soit interrogé, de son vivant, sur les rapports d'un homme politique avec la religion autant qu'on l'a fait à propos de François Mitterrand. Il est vrai qu'il est également peu fréquent qu'un homme d'État, exerçant le pouvoir suprême dans une démocratie européenne, se soit exprimé aussi fréquemment, avec une simplicité réfléchie, sur ce sujet qui, dans notre société, semblait alors durablement cantonné dans le registre de la vie privée.

Pourquoi ce besoin d'en savoir davantage de la part de ceux qui l'interrogeaient ? Et pourquoi donc François Mitterrand acceptait-il de répondre à des questions que, dans sa fonction, il aurait pu aisément éluder ? S'était-on jamais interrogé aussi directement sur les rapports qu'entretenaient ses prédécesseurs avec la religion ou la foi ?

Les convictions de chacun d'entre eux avaient bien sûr été évaluées de ci de là, le plus souvent à l'aune des mesures qu'ils prenaient ou inspiraient quant à la place de la religion dans notre vie collective. Cet examen, peu insistant il est vrai, prenait place, presque exclusivement, quand la question de l'enseignement privé revenait agiter notre société et demeurait donc strictement circonscrit dans le champ politique. L'idée n'est venue à personne de sonder les reins et le cœur des trois premiers présidents de la Vème République pour mesurer la profondeur de leur foi, en cerner les contours, en découvrir l'origine et les fluctuations.

Sans doute cette curiosité inhabituelle à l'égard de

François Mitterrand vient-elle du fait que dans les années soixante-dix se profilait une hypothèse qui allait se vérifier au mois de mai 81: la France allait peut-être être dirigée par un Président socialiste et, de surcroît, elle aurait alors un gouvernement d'Union de la gauche. Et c'est bien évidemment par le biais de la question scolaire, de la place dévolue à l'enseignement confessionnel, qu'a d'abord surgi le questionnement: quel était la position personnelle, au-delà du programme électoral, de celui qui risquait d'exercer la magistrature suprême? Il était inévitable que le débat sur ce problème soit réactivé, avec aux deux extrêmes, d'un côté, au sein de la gauche, les tenants d'une laïcité militante, et de l'autre, à droite, les nostalgiques d'un magistère catholique plus affirmé.

Pour ces derniers, la menace vient de l'affichage au programme du candidat François Mitterrand de la mise en place d'un «grand service public de l'éducation nationale». Ceux-là entendent sous cet intitulé «nationalisation» de l'éducation et des esprits. François Mitterrand s'efforce de dissiper un malentendu que ses adversaires amplifient à loisir.

Au début de mai 1981, il adresse à tous les parents d'élèves de l'enseignement privé une lettre dans laquelle il réaffirme son intention de n'installer que très progressivement la réforme qu'il propose, par le dialogue et la négociation, pour aboutir à une école qui permettra «la prise en compte de toutes les expressions pédagogiques, la participation des familles aux tâches éducatives, le développement de l'espace éducatif autour de l'école.»

Aux autres, à ceux qui rêvent d'une laïcité de combat, il précise l'inspiration et les contours de cette mesure. «C'est un point important de la politique française que de parvenir à réconcilier au sein d'un grand service public de l'éducation nationale les formes

d'esprit les plus diverses qui devront être également respectées. Qu'on ne traduise pas ces propos en disant que nous entendons que ce grand service public s'érige en monopole. Jamais n'a visité notre esprit, l'idée qu'il y aurait intolérance et qu'il serait interdit à quiconque d'enseigner à d'autres, d'abord à ses fils et à ses filles, ce à quoi on a soi-même cru, ce que l'on sent, ce que l'on veut.»

A travers ces paroles prononcées au mois de février 1981 aux Assises de la laïcité réunies au Grand Orient de France, il est clair que la tolérance sera le maître-mot de la réforme qu'il propose, qu'il est pour lui hors de question que soient brimés ceux qui vivent une foi religieuse et entendent la transmettre pour donner satisfaction à un idéal laïque dans ce qu'il a de mal placé, à son avis, idéal qui anime pourtant de larges cercles de la gauche, parmi les plus influents. Nous le savons aujourd'hui, ces paroles ne seront pas entendues. La querelle scolaire allait donc reprendre avec vigueur et la réforme ne verra pas le jour.

C'est pourtant à partir de là que s'amorce le dialogue que François Mitterrand mènera sur ce sujet avec les Français. Inlassablement, en se livrant de plus en plus personnellement, sur la place des religions, et plus particulièrement du catholicisme, dans notre société.

L'épanouissement de la Nation

Pendant les premières années de sa présidence, François Mitterrand revient fréquemment sur cette question mais en se plaçant constamment dans la position que lui confère sa fonction, celle du garant des équilibres, des «compromis, précise-t-il, au meilleur sens de ce terme», indispensables à l'épanouissement de la Nation. Aux passions qui habitent les deux camps, il oppose l'idée républicaine et même plus profondément, en allant puiser plus haut dans notre histoire, la raison d'Etat. Lors des cérémonies du tricentenaire de la révocation de l'édit de Nantes, le 11 octobre 1985, il choisit de prendre le contrepoint de cet événement pour illustrer et tirer enseignement de la démarche qui avait inspiré cet édit pacificateur mettant un terme à trente années de guerre civile. «Il appartenait à l'Etat de faire triompher ce qui n'était pas de l'ordre de la religion, de la foi, de la conscience individuelle, où l'Etat n'a que faire. Mais de l'ordre de la politique, dès lors que ce qui était en danger, c'était la Nation.»

Jusqu'à là le propos est strictement politique et s'inspire d'une relation à l'histoire de France qui lui donne une force incontestable et lui permet d'être entendu du plus grand nombre, venu des horizons les plus divers.

S'il revient avec insistance sur cette question, c'est qu'il a été profondément blessé d'avoir été soupçonné d'une sorte de complot contre une liberté essentielle quand il n'était question que de clarifier les rôles et compétences respectifs de l'Etat et des collectivités territoriales dans le domaine de l'enseignement. Il est vrai que, dès le retrait du projet de loi, la droite ne se prive guère de claironner qu'elle a sauvé «la liberté de l'enseignement». «On a le sentiment que la gauche a subi une défaite sur le plan des libertés», peut-on lire également dans «Libération» le 10 mai 1984. Là encore la réponse de François Mitterrand est strictement politique : «La liberté a partout gagné du terrain depuis trois ans. Elle n'en a perdu nulle part.»

Jusqu'à cette date, son expression publique sur cette question de la religion ne va jamais au delà de ce qu'on peut attendre d'un homme qui exerce les responsabilités de la magistrature suprême. Nulle trace d'un attachement particulier au catholicisme qui a pourtant occupé une place si importante dans son éducation. Au contraire, peut-être, peut-on déceler une certaine méfiance vis-à-vis des chrétiens qu'il retrouve et côtoie dans l'arène politique, et plus particulièrement dans son propre camp. A partir du congrès d'Epinay, nombreux sont en effet ceux qui rejoignent le parti socialiste et continuent d'animer des cercles de réflexion qui prolongent l'origine de leur engagement social. Il fait même preuve à leur égard d'une sévérité sans trop de nuances. Dans «La Rose au poing», il les épingle comme marqués par une «exigence de parfaits qui les conduit à rejeter comme impure toute démarche qu'ils jugent au millimètre, à la virgule, étrangère au commandement de leur conscience et aux prescriptions de la lettre.» S'il ne les apprécie guère, ce n'est certes pas par hostilité à leur choix religieux. Là encore, c'est le politique qui s'exprime, l'homme qui a entrepris de reconstruire le parti socialiste depuis 1971: ce qu'il leur conteste c'est plutôt la compétence à participer à l'oeuvre de rénovation et de large rassemblement qu'il a initiés. Il craint leur esprit de chapelle, levain de divisions qui risqueraient d'entraver le mouvement dont il a pris la tête. «Ils rêvent de communion universelle, écrit-il alors, et ne supportent pas un voisin qui se mouche.»

La suite dira clairement que cette sévérité est de circonstance, étroitement liée au contexte de l'action qu'il mène à l'intérieur du parti socialiste. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter aux paroles avec lesquelles il accueille le pape Jean-Paul II lors de son premier voyage à Lourdes. C'est bien sûr à un chef d'Etat en visite qu'il s'adresse en conformité avec les usages. Mais son propos l'engage un peu plus avant que ce qu'exigent les relations entre deux Etats : «La France accueille aussi ici et en ce jour, l'homme qui se fait l'apôtre de grandes causes qui donnent à la vie son sens, la paix, la solidarité, la justice.» Ce faisant, il relie les préoccupations contenues dans le message du socialisme tel qu'il l'a choisi et inspiré et le message du catholicisme tel que l'a déjà maintes fois exprimé ce pape. On peut également noter que dans cette allocution, il évoque l'Eglise comme étant «une institution qui a si profondément, si intimement marqué l'histoire universelle et particulièrement l'histoire de mon pays.» Au-delà de la reconnaissance du fait historique, c'est celle d'un héritage, celui d'une «famille d'esprit», parmi d'autres. «Sans être croyant, le président de la République a assumé un héritage, celui d'une religion et d'une religiosité en fait très patrimoniales et très patrimonialisées », suggère le père Alain de la Morandais, ancien aumônier de l'Assemblée nationale.

Jusque là, l'expression publique de François Mitterrand sur ce sujet s'était strictement inscrite dans le cadre de sa fonction. Difficile de dater précisément à partir de quel moment son expression se transforme et rend compte de ses convictions personnelles. Avant 1980, il n'aborde jamais ces questions en public. De même au début du premier septennat. Puis, peut-être parce que la maladie commence à faire son oeuvre, il accepte de se confier.

Le sens de l'universel

En fait, il commence très tôt à marquer son besoin de se projeter dans une dimension au-delà du politique. C'est ainsi que, déjà, il n'est pas n'importe quel candidat à l'élection présidentielle : en se mettant à la tête du «peuple de gauche» et de ses espérances il évoque une image biblique des plus fortes. Puis, fraîchement élu, c'est au Panthéon qu'il se présente pour la première fois dans sa nouvelle dignité devant les Français.

Je suis plutôt agnostique, confie-t-il à F-O. Giesbert dans le Figaro du 8 septembre 1994. Ce n'est pas faute de chercher mais je ne sais pas ce que je crois. La transcendance est un sujet qui m'importe beaucoup : je n'arrive pas à trancher». Dans la même interview, parlant de saint Paul dont il a lu et relu les textes, il ne s'attarde guère sur la dimension religieuse du personnage : «Ce que j'aime en Paul, c'est le sens de l'universel.»

L'aspiration à l'universel, les interrogations sur la transcendance, de plus en plus présentes à mesure que coule le temps: voilà ce qui caractérise sans doute la dernière partie du chemin de François Mitterrand. C'est ce qu'il pense avoir décelé Jacques Attali: «Il croyait en une forme de transcendance, abstraite, sereine, dégagée de toute appartenance, écrit-il dans «C'était Mitterrand». Quand je lui demandais s'il croyait en l'existence de Dieu, il me répondait qu'il admettait l'idée d'un principe ordonnant toute chose, sans pour autant croire en une religion particulière ni verser dans le mysticisme.» Sentiment qui se renforce lors de son tête à tête avec Bernard Pivot dans l'émission Bouillon de culture. Lorsque celui-ci évoque l'hypothèse d'une foi en Dieu, la réponse: «Non, non je n'ai pas dit que je n'y crois pas, avoue François Mitterrand. Je ne sais pas si j'y crois» Bernard Pivot lui fait alors préciser: «Agnostique ?». Ce à quoi il répond: «C'est l'exacte définition.» «Défiance et admiration, suggère Henri Madelin, le rédacteur en chef d'Etudes, en 1996, fascination et retrait devant l'univers chrétien...»

Deux des phrases prononcées à la fin de sa vie laisseront la question ouverte: « Je crois aux forces de l'esprit», dit-il en prenant congé des Français. Il ne croit «pas spécialement» à l'immortalité de l'âme, précise-t-il à F-O. Giesbert et il s'empresse d'ajouter «Je crois à la puissance de l'esprit. Sans elle, que serait l'homme ? (...) Après la mort, l'esprit demeure le sel de la terre.»

«Une messe est possible», écrit-il pour faire part de ses dernières volontés. Peut-être trouve-t-on dans la juxtaposition de ces deux phrases la trace exacte de son parcours, de l'empreinte que lui a laissée son éducation chrétienne, nécessairement marquée de certitudes, au questionnement d'un homme qui n'avait jamais cessé de marcher. «Disons que j'ai une âme mystique et un cerveau rationaliste, et, comme Montaigne, je suis incapable de choisir. Je ne sais pas si je crois en Dieu, mais je suis souvent tenté d'y croire.» Montaigne, un autre marcheur infatigable.

**ALLOCUTION PRONONCEE PAR FRANCOIS MITTERRAND
A L'OCCASION DE LA VISITE DE SA SAINTETE JEAN-PAUL II A LOURDES
(Dimanche 14 août 1983)**

«Comme vous le voyez, la France, de grand coeur, vous souhaite la bienvenue. Elle accueille en vous et le souverain et le chef de l'Eglise catholique. Fortes et multiples sont les familles d'esprit qui dialoguent qui se confrontent au sein de la nation française. Notre loi, notre devoir et notre volonté s'accordent à préserver comme un bien très précieux la liberté pour chacun de croire et de vivre sa foi, ou de servir son idéal, dans le double respect de la communauté qu'ensemble nous formons et de l'Etat qui la rassemble.

Saluer en votre personne l'institution qui a si profondément, si intimement marqué l'histoire universelle et particulièrement l'histoire de mon pays, et qui reste une source vive où tant des nôtres continuent de puiser leurs raisons d'espérer est pour moi la plus simple façon d'honorer celui qui la conduit et porte, au plus haut, son message. Mais la France accueille aussi ici et en ce jour, l'homme qui se fait l'apôtre de grandes causes qui donnent à la vie son sens, la paix, la solidarité, la justice. La paix, jamais acquise, menacée de tous côtés, par la volonté de domination, par l'âpreté des intérêts et par l'intolérance, menacée par l'iniquité qui sépare de plus en plus les peuples riches des peuples pauvres, menacée par le surarmement des plus puissants, a besoin d'être secourue, soutenue, défendue, au-delà du nécessaire et difficile équilibre des forces par la vigilance des peuples en péril. Votre voix, Très Saint Père, va loin dans la conscience des hommes.

Ce qu'elle dit est entendu et par ceux qui croient comme vous et par ceux qui ne croient pas, chaque fois qu'elle rappelle, et vous n'y manquez pas, qu'elle rappelle et qu'elle condamne l'injustice sociale, l'insolence des privilèges, la ruine des droits de l'homme dans un monde où l'on voit trop d'individus, de familles, de groupes sociaux, de races, de peuples et de nations livrés à la violence de l'oppression et de la haine.»

**Homélie du Cardinal J.M. Lustiger, Archevêque de Paris
(11 janvier 1996)**

“Comment mourir ? Nous vivons dans un monde que la question effraie et qui s'en détourne. Ces civilisations, avant nous, regardaient la mort en face. Elles dessinaient pour la communauté et pour chacun le chemin du passage. Elles donnaient à l'achèvement de la destinée sa richesse et son sens. Jamais peut-être le rapport à la mort n'a été aussi pauvre qu'en ces temps de sécheresse spirituelle où les hommes, pressés d'exister, paraissent éluder le mystère. Ils ignorent qu'ils tarissent ainsi le goût de vivre d'une source essentielle.”

Ainsi commencent les dernières lignes publiées par le Président François Mitterrand. Celui qui nous parle a déposé l'autorité des fonctions qu'il a remplies et son rôle dans l'Histoire. C'est l'un de nos semblables qui s'adresse à nous, un mortel comme nous qui nous rappelle à l'essentiel de la vie.(...)

J'ai mêlé à mon propos des phrases de François Mitterrand, avec cependant la crainte de manquer de respect au mystère de son existence. J'emploie à dessein le mot de “mystère” pour désigner le lieu secret où se condense la vie d'un homme et d'où jaillissent les désirs et les ambitions les plus contradictoires. C'est nommer, non pas l'énigme que représente chaque personne aux yeux d'autrui, mais l'ineffaçable marque divine qui nous fait hommes, “créés à l'image et ressemblance de Dieu”.(…)

François Mitterrand a laissé entendre qu'il “croyait à la communion des saints” . Dans cette invisible communion, une foule innombrable partage l'Amour qui donne sens à la vie des hommes. Cet Amour , nous le savons et nous le croyons, est Dieu lui-même. Que François Mitterrand trouve en ce peuple des saints l'aide, le pardon et le courage pour ouvrir, enfin ses yeux sur l'Invisible.”

“Interprète de la nation et du peuple français, leader européen”

GIORGIO NAPOLITANO
Président de la République italienne

En réponse aux félicitations qu’il lui avait adressées après son élection à la Présidence de la République italienne, Giorgio Napolitano a fait parvenir à Claude Estier le texte d’un hommage à François Mitterrand qu’il a écrit en préface à un livre publié à Cortona où le souvenir de l’ancien Président français est demeuré très vivant. C’est ce texte que nous reproduisons ici.

Je consacre cette page à un souvenir et un hommage à François Mitterrand tel que je l’ai connu, admiré et que je continue d’admirer.

J’ai eu l’occasion de le connaître par l’intermédiaire d’un de ses plus fidèles compagnons, Claude Estier. C’était en septembre 1976. Je me trouvais à Paris pour la présentation de mon livre « Entretien sur le PCI » que j’avais écrit en collaboration avec Eric Hobsbawm et qui venait d’être traduit en français.

Si ma mémoire est bonne, la rencontre eut lieu au Palais Bourbon où François Mitterrand avait son bureau. Deux années auparavant, il avait été candidat à l’Elysée contre Valéry Giscard d’Estaing et il avait été battu. Mais il m’était apparu extraordinairement sûr de lui, comme s’il avait gagné et non perdu. Il se préparait à un nouveau défi et cinq années plus tard il allait recueillir le succès qu’il avait d’abord manqué... Je fus donc frappé durant cette conversation (nous

parlions de la gauche italienne à laquelle il portait une grande attention) par l’image de détermination et de ténacité qui ressortait de sa personne.

Nous eûmes d’autres occasions de rencontres dans les années de son premier comme de son second mandat présidentiel. Une fois, en particulier, quand je fus reçu par lui avec les membres du « Comité d’Action Jean Monnet pour l’Europe ». Effectivement, l’intérêt de François Mitterrand pour l’Europe était une autre raison qui me rapprochait de lui.

Enfin, je le retrouvais le 8 juillet 1994 à Naples, dans la grande salle de l’Institut Universitaire Oriental de Naples qui avait conféré à Mitterrand le titre de docteur « honoris causa ». Il était vers la fin de son second septennat et, aussi, près de la mort. Il était venu dans ma ville pour participer au sommet des pays les plus industrialisés, le G7. Mais il avait accepté cette cérémonie de reconnaissance de cette ancienne et prestigieuse institution universitaire. Il avait donc à répondre à l’hommage du professeur Biagio di Giovanni dans une allocution informelle. Il le fit avec une fatigue visible -le visage cireux, marqué par la maladie- mais sans aucune hésitation jusqu’à la fin.

J’ai pu alors le saluer avec Maurizio Valenzi, le maire de Naples, qu’il avait décoré de la Légion d’Honneur quelques années plus tôt. Il était épuisé mais fier du long chemin parcouru et tendu de toute son énergie vers l’objectif ultime : l’accomplissement jusqu’à son terme de son second mandat de Président de la République. Et j’ai vu là, à nouveau, une formidable image de détermination, de ténacité et de force de volonté.

Beaucoup d'autres ont traité de la personnalité de François Mitterrand qui séduit encore et pousse encore à réfléchir. Quant à moi, j'étais surtout frappé par sa sensibilité culturelle et la finesse d'esprit. C'est ce que j'avais retenu en écoutant son allocution sur l'histoire de l'influence culturelle de la cité de Naples et de ses liens avec la France. Un texte d'une très grande qualité, ne tombant jamais dans l'érudition complaisante, riche de références faisant apparaître tour à tour des personnages de diverses époques avec, de temps en temps, une touche incomparablement personnelle.

A aucun moment de son engagement politique et institutionnel, François Mitterrand n'avait perdu le goût pour les faits de l'Histoire et de la culture. Il n'avait jamais manqué de donner les preuves de sa passion pour la littérature, de son talent d'écriture comme de témoigner de la profondeur de sa pensée.

Il n'avait donc nullement renoncé même quand la lutte se faisait pour lui plus âpre et plus pesante la charge des responsabilités.

Dans les discussions qui se sont rouvertes, dix ans après sa disparition, sur l'héritage de François Mitterrand, et qui doivent être approfondies au plan du jugement historique, même les ombres de la dernière période n'ont pu obscurcir la grandeur et le souffle de son inspiration comme interprète de la nation et du peuple français et comme leader européen.

Il serait réducteur de qualifier d'ambition ce qui était chez lui la conscience du rôle qu'il se sentait appelé à jouer : incarner le destin de la France dans une période historique complexe, marquée par la prolongation de la guerre froide, par l'opposition des deux blocs conduits par l'URSS et les USA et, en même temps, par l'élargissement de la communauté européenne et par l'apparition de la nouvelle ère de la compétition globale.

Sa culture historique, son profil d'homme politique et d'intellectuel n'étaient pas un artifice mais la condition première pour atteindre une vision à long terme de l'horizon dans lequel se situait sa mission de leader politique et d'homme d'Etat.

C'est pourquoi il fut un grand Président. Et l'on peut dire que l'attachement des Français à sa mémoire s'explique par le fait qu'il incarnait son pays y compris dans son ambivalence.

Un grand Président pour la France, un grand leader pur l'Europe. Le recueil de ses « onze discours pour l'Europe, 1982-1995 » demeure un fort témoignage de sa capacité à stimuler et à soutenir la construction européenne.

Il a su réagir aux mesquineries qui, dans la première moitié des années 80, se traduisaient par une « lente dégradation de la volonté » et faisaient craindre « un reflux de l'Europe ». Il a dénoncé avec force les « querelles dérisoires, l'obsédant contentieux » qui bloquaient la marche vers l'intégration européenne. Par la force de sa vision et le sérieux de ses propositions, il a contribué à surmonter les moments critiques, peut être oubliés aujourd'hui.

Il vaudrait la peine, dans la situation difficile que l'Union européenne vit en ce moment, de relire ces écrits et de retrouver la leçon de François Mitterrand qui fut une leçon d'indéfectible fidélité au grand dessein qu'il avait personnellement vu naître en mai 1948, au Congrès de La Haye, présidé par Winston Churchill.

J'ai évoqué le discours de Naples de 1994. Je voudrais saisir l'occasion d'une dernière considération. François Mitterrand aimait intensément l'Italie.

Il connaissait et comprenait parfaitement son histoire et ses richesses culturelles. Il a montré en de nombreuses occasions combien il se sentait proche, non seulement à Naples mais dans tant d'autres villes, grandes et petites, d'Italie. Parmi celles-ci, une mention spéciale revient à Cortona, remarquable microcosme d'histoire, de culture et d'art, lieu exemplaire de civilité et d'humanité, toujours présents dans la manière d'être de ses habitants.

C'est pourquoi à Cortona, plus qu'ailleurs, on rend hommage à François Mitterrand, grand et inoubliable ami.

Au cours de ses deux septennats, François Mitterrand aura prononcé plus de deux mille discours. Pour rendre compte de cette richesse, les éditions sonores Frémeaux et Associés, avec le concours de l'Institut François Mitterrand, proposent une sélection de ses prises de parole les plus importantes. Elles marquent les temps forts de sa présence sur la scène internationale, elles jalonnent ses prises de position en matière de politique intérieure, elles mettent en relief certains aspects moins connus de ses préoccupations.

Anthologie sonore des discours de François Mitterrand (1981-1995)

Coffret de trois CD disponible
à l'Institut François Mitterrand - 10, rue Charlot - 75003 Paris
26 euros (frais de port compris)

La Lettre est éditée
par l'Institut François Mitterrand
10, rue Charlot -75003 Paris
Tél : 01 44 54 53 93
Fax : 01 44 54 53 99

Courriel : ifm@mitterrand.org
Site : www.mitterrand.org

REVUE TRIMESTRIELLE
Directeur de la publication :
Hubert Védrine

Avec la collaboration
de Claude Estier, Jean-François Mary, Georges
Saunier, Aurélie Lebel et Jean-François
Huchet

Imprimerie centrale de Bordeaux
Dépôt légal : mars 2005

Numéro de commission paritaire :
0704 G 82038

LES AMIS DE L'INSTITUT FRANÇOIS MITTERRAND

La nature juridique de l'Institut François Mitterrand (fondation) le prive de la possibilité d'accueillir des adhérents. C'est à cette impossibilité qu'a répondu, en 1999, la création de l'association (loi de 1901) des Amis de l'Institut. Elle réunit les différentes "générations Mitterrand" désireuses de transmettre le message qu'elles ont reçu et de faire vivre l'espérance qu'elles ont elles-mêmes vécue.
(L'adhésion donne droit au service des actes du colloque annuel de l'AIFM)

Nom:Prénom:

Adresse:

Code postal:.....Ville:

Mail:

PREMIERE ADHESION

Abonnement à *la Lettre* (1 an - 4 numéros)

Adhésion 10 euros

Tarif adhérents 10 euros

MEMBRE ACTIF

Abonnement à *la Lettre* (1 an - 4 numéros)

Adhésion 15 euros

Tarif adhérents 10 euros

MEMBRE BIENFAITEUR

Abonnement à *la Lettre* (1 an - 4 numéros)

Adhésion à partir de 40 euros

Tarif adhérents 10 euros

Date :

Signature :

Ce formulaire, rempli et accompagné du règlement (à l'ordre de l'IFM) est à adresser 10, rue Charlot -75003 Paris.

Il est également, ainsi que toutes les informations sur l'IFM, en ligne sur mitterrand.org

